

Isabelle Raffard

L'Auberge de la sorcière



Isabelle Raffard

L'Auberge de la sorcière

© Isabelle Raffard, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2320-7

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Lorsque nous avons décidé de nous installer en Alsace, nous venions régulièrement y passer quelques jours. Les maisons pittoresques et colorées, le ruban des villages le long des coteaux viticoles, la « ligne bleue » des Vosges – tout nous paraissait si accueillant, si calme et si dépaysant par rapport à la région parisienne.

Au cours de l'année consacrée à des travaux de rénovation d'un ancien corps de ferme pour y aménager des gîtes, je me suis rendue à une conférence dont j'avais vu l'affiche dans le village. Je connaissais bien sûr l'existence de la chasse aux sorcières de Salem, l'histoire des possédées de Loudun, mais la présence de sorcières et leur répression dans l'Alsace des XVI^e et XVII^e siècles n'évoquait pas d'écho particulier dans ma mémoire. J'ai été sidérée d'apprendre avec quelle violence des individus soupçonnés de s'y adonner avaient été persécutés, des femmes essentiellement. Notamment dans le village de Bergheim.

L'auberge située hors des murs d'enceinte de la Ville et son hameau sont imaginaires, de même que l'intrigue et tous les personnages de ce roman.

Prologue – 15 avril 1630

Anna sursauta en entendant le portail claquer, au rez-de-chaussée. Elle s'écarta de sa compagne endormie, et se leva sans bruit, marchant pieds nus jusqu'à la fenêtre de la soupente. À travers les lames de bois disjointes, elle scruta la route en contrebas. Plissant les yeux pour améliorer sa vision dans le petit jour, elle aperçut une silhouette sombre qui s'éloignait à grands pas. L'homme vêtu d'un long manteau noir et de bottes noires se hâtait vers le chemin qui longeait le ruisseau du Bergenbach. Arrivé à la hauteur du rempart Nord de la Ville, il obliqua vers l'ouest et disparut derrière un bosquet. Se dirigeait-il vers la colline du Grassberg, ou bien de l'autre côté du vallon, vers les ruines du château du Reichenberg ? Anna frissonna. Qui était-il venu voir cette nuit ? De quelle chambre sortait-il ? Elle referma doucement le volet en bois, sans pouvoir éviter un dernier regard vers l'est et sa lugubre tour, au coin du rempart. Elle se recoucha en se pelotonnant contre le dos de Barbara, lui arrachant un petit cri de protestation.

Il lui sembla qu'à peine 10 minutes s'étaient écoulées quand Barbara la tira de son sommeil.

— Dépêche-toi ! Maman a déjà cogné deux fois au plancher pour nous dire de descendre.

—...

— Qu'est-ce que tu as vu, tout à l'heure ? Tu t'es levée pour aller regarder dehors.

— Rien d'intéressant, j'avais cru entendre un bruit, c'est tout. J'ai toujours peur que les soldats arrivent et nous attaquent, tu sais bien.

Tout en parlant, Anna s'était rapidement habillée, enfilant jupons et robe par-dessus sa chemise de nuit. Glissant ensuite ses pieds dans ses sabots, elle suivit Barbara qui descendait l'échelle avec précaution. Au 1er étage, en se mettant à la fenêtre donnant sur la cour intérieure, elle constata que sa mère et celle de Barbara étaient déjà dans l'étable, à traire les vaches.

Chaque matin, les fillettes s'occupaient des chèvres et des poules, puis balayaient le sol de la Stub¹ avant l'arrivée des premiers clients. À 12 ans maintenant — elles étaient nées à 4 mois d'écart — Anna et Barbara abattaient presque autant de boulot qu'un adulte. Leurs mères avaient renvoyé l'ouvrier agricole qui les avait secondées après le décès de l'aubergiste, 8 ans auparavant. Leurs travaux effectués, les filles s'étaient attablées dans la cuisine, devant un bol de soupe et des tartines. Dans la salle, leurs mères servaient les cavaliers et les cochers, venus se restaurer avant l'ouverture des portes de la Ville de Bergheim.

Un calme précaire était revenu depuis quelques années dans la région, après le siège de la Ville par les troupes de Mansfeld, et les ravages de l'épidémie de peste apportée par la soldatesque. Georges Keller, l'aubergiste et père d'Anna et Barbara, en avait fait les frais, avec son auberge pillée et partiellement détruite par un incendie, puis la maladie qui l'avait emporté la même année.

Devenue propriétaire après la mort de son mari, Catherine avait cédé une partie des bâtiments, ne conservant que la grande maison à colombages en bordure de route, qui abritait la Stub et les cuisines au rez-de-chaussée, l'habitation au 1er étage et les soupentes où dormaient les filles, ainsi que le bâtiment du fond, avec les étables et la chèvrerie. La cour intérieure, qui séparait les deux bâtisses, avait été aménagée avec un poulailler et un potager. La plupart des vaches et des moutons avaient été vendus, ainsi qu'une partie des terres viticoles. L'argent de ces ventes avait servi aux travaux et à l'achat de meubles.

Catherine et Marie — l'épouse légitime et la servante maîtresse — avaient alors décidé d'unir leurs forces pour relever le défi de relancer l'auberge.

Elles avaient récupéré leurs filles, confiées dans leurs premières années, l'une à une nourrice de Saint-Hippolyte, l'autre à une nourrice de Rorschwihr. En les élevant ensemble, les deux mères tentaient d'effacer

leurs rancœurs et leurs affrontements du temps de leurs grossesses simultanées. Sans homme à la maison pour les contraindre et diriger leur vie, elles avaient développé l'affaire à leur idée. La fragilité de la situation de cette ancienne ferme fortifiée, à l'extérieur du mur d'enceinte protecteur de la ville, était un avantage pour le commerce : les voyageurs s'y arrêtaient sans être obligés d'entrer dans la ville et faisaient ainsi l'économie de l'octroi, réclamé même aux simples passants. Les villageois désireux d'échapper aux regards de leurs concitoyens venaient volontiers s'y restaurer et se désaltérer.

Les tenancières réfléchissaient maintenant à aménager le bâtiment du fond pour y créer un hébergement. Le rez-de-chaussée abriterait les chevaux, à côté de l'étable alors réduite, les voyageurs logeraient dans un dortoir au 1er étage. Le curé était bien disposé à leur égard. Catherine avait commencé à négocier avec lui la mise en place d'une rente — subterfuge couramment utilisé par les membres de l'Église, riche en espèces sonnantes et trébuchantes, mais qui ne pouvait officiellement consentir de prêt, le commerce de l'argent lui étant interdit. La « rente » consisterait à obtenir de l'évêché le capital nécessaire aux travaux, puis de le rembourser par trimestres, augmentés d'un intérêt de 5 %.

Leur réussite, sans soutien masculin, n'était pas passée inaperçue et suscitait bien des jalousies et des ragots à Bergheim et aux alentours. On racontait qu'elles partageaient la même chambre, le même lit. La rumeur publique faisait état des soupçons d'accointances avec le diable, de participation à des sabbats nocturnes. Les deux femmes écartaient d'un haussement d'épaules ces ragots. En paroissiennes exemplaires, elles avaient l'oreille bienveillante du curé de Bergheim, et Marie était la cousine du Prévôt.

Mais tout cela inquiétait Anna au plus haut point. Fin mars, deux femmes avaient été enfermées dans l'Hexenturm². Depuis leur installation dans la

soupende — les filles dormaient auparavant dans une chambre contiguë de celles de leurs mères — le vent lui apportait parfois les gémissements et les cris des malheureuses. Cette année, le Malefizgericht³ avait siégé à maintes reprises, et trois coupables venaient d’être exécutées. Catherine et Marie étaient restées à l’auberge, refusant d’emmener leurs enfants assister aux exécutions. Anna avait suivi des yeux, par la fenêtre de sa chambre, la longue file des villageois qui accompagnait la charrette menant les suppliciées vers leur bûcher, là-haut sur le Grassberg.

C’est qu’il ne faisait pas bon d’être accusée d’être une sorcière, dans l’Alsace de la Renaissance.

CHAPITRE 1 – mardi 10 octobre, de nos jours

La réunion s'éternisait. Par la baie vitrée de la salle, Émilie observait une grande grue manœuvrant lentement entre les immeubles. Toutes les fenêtres étaient fermées. Le mouvement de balancier de la flèche avait un effet hypnotique. « Je vais finir par m'endormir, pensa Émilie. Quelle plaie cette réunion ! ».

— Bon ! Je crois qu'on peut lever la séance. Émilie, vous avez noté la date de la prochaine réunion ? Vous ferez un mail, on y joindra le compte rendu.

Émilie sursauta et jeta un coup d'œil circonspect à son chef de service. Elle s'aperçut que tout le monde la regardait.

— Bien sûr, Monsieur. Pas de problème.

Elle rassembla ses dossiers et se leva à demi, guettant le moment opportun pour s'adresser à sa collègue. Profitant du brouhaha ambiant marquant la fin de la réunion, elle lui chuchota :

— Anne-Marie ? On pourra consulter nos notes ensemble pour le compte rendu ?

— Si tu veux... mais c'est Michel qui est chargé de faire le compte rendu. Tu sais à quel point il est susceptible. Donc si tu as l'intention de corriger son rapport ou de lui signaler un oubli, bon courage !

— Tu as raison... je vais attendre qu'il me passe sa version.

En regagnant son bureau, Émilie se sentait mal à l'aise. Une fois de plus elle s'était laissée aller à des rêveries au beau milieu d'une réunion. Heureusement, personne ne semblait s'en être rendu compte. Anne-Marie lui avait répondu de façon naturelle, et son chef n'avait pas insisté quand elle avait sursauté. Elle eut une brusque bouffée de chaleur en repensant aux sarcasmes dont il l'avait abreuvée le mois dernier, quand il l'avait surprise en train de faire sa liste de courses pendant la téléconférence mensuelle avec

le siège de la société. La date de la prochaine réunion serait certainement mentionnée à la fin du compte rendu de Michel. Ou bien elle irait consulter l'agenda en ligne de son patron, il ne manquerait pas de la noter dès cette après-midi. Elle posa ses dossiers et s'installa derrière son écran. Virginie, qui partageait avec Émilie un bureau semi-paysager, leva la tête.

— Ah, Émilie ! Cette réunion s'est bien passée ?

Émilie ne répondit pas. Cette remarque lui semblait pleine de sous-entendus. Mais Virginie enchaîna sans attendre.

— Ton téléphone a sonné, tout à l'heure. Je me suis permis de décrocher... je pensais que c'était l'usine qui appelait pour les maquettes, comme tu m'avais dit que tu attendais leur coup de fil...

— Et ? ...

— Ben, c'était pas eux. Une dame m'a demandé si elle parlait bien à Madame Emilie Grandin. Je lui ai répondu que non, que j'étais ta collègue. Apparemment c'est personnel, elle m'a donné son numéro de téléphone, pour que tu la rappelles. Elle a insisté pour que tu aies le message dès que possible.

Virginie lui tendit un post-it. Émilie lut le nom inscrit : Paule Meyer, et un numéro de téléphone fixe, qui commençait par 03 89.

— Bon, merci Virginie. Je verrai cela tout à l'heure. On va déjeuner ?

— D'accord, les autres nous attendent.

Virginie essaya de cacher sa déception. Elle espérait que sa collègue téléphonerait immédiatement, impatiente de savoir ce que cachait cet appel tout à fait inhabituel. Elles sortirent dans le couloir et passèrent prendre leurs collègues, puis se dirigèrent tous ensemble en direction de l'ascenseur pour descendre au restaurant d'entreprise.

Après le repas, Émilie se contenta de signaler qu'elle sortait prendre l'air, avant de se remettre au travail. Arrivée au rez-de-chaussée de la tour, elle